

## Jean Potocki ou l'expérience de l'intotalisable

Philippe Grosos

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/edl/450>

DOI : 10.4000/edl.450

ISSN : 2296-5084

**Éditeur**

Université de Lausanne

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 décembre 2012

Pagination : 15-26

ISBN : 978-2-940331-29-1

ISSN : 0014-2026

**Référence électronique**

Philippe Grosos, « Jean Potocki ou l'expérience de l'intotalisable », *Études de lettres* [En ligne], 4 | 2012, mis en ligne le 15 décembre 2015, consulté le 18 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/450> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.450>

---

## JEAN POTOCKI OU L'EXPÉRIENCE DE L'INTOTALISABLE

Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki est, à sa façon, un roman de la mise en abyme du roman. Dans cette étude sont comparées deux versions du texte, celle inachevée de 1804 et celle achevée de 1810. La question est alors de savoir si cette logique de la mise en abyme du texte, commune aux deux versions et qui rencontre à chaque fois les thèmes de la quête de système et d'encyclopédie, donc de totalisation, peut être mise en rapport avec une logique ironique de l'intotalisable.

Toute grande œuvre se reconnaît toujours à la capacité qu'elle acquiert de réfléchir, par les modalités qui sont les siennes, les principes mêmes de son art. Ainsi faut-il, tôt ou tard, au peintre s'expliquer picturalement avec ce que signifie la peinture, comme il faut au poète nommer poétiquement son art poétique. Mais parce que cette explication ne peut avoir lieu qu'au sein de l'art lui-même, elle ne peut ni le précéder en se constituant de façon programmatique, tel un esprit de système, ni se suffire à elle-même en s'autoproclamant vérité de l'art. Car jamais une telle mise en abyme ne ferait, à elle seule, œuvre. Ainsi ce qui est vrai de l'art en général, l'est-il en particulier de l'écriture romanesque. Tout grand roman déploie une visée métalittéraire en laquelle il y va, par l'écriture, de l'écriture elle-même. Proust, Joyce, pour ne citer que ces deux grands noms, nous ont, à l'époque contemporaine, rendus sensibles à de telles considérations.

Or, une telle mise en abyme de l'écriture est bien ce à quoi nous assistons dans le très singulier roman de Jean Potocki, le *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Certes, une telle mise en abyme ne constitue pas, à elle seule, le romanesque du roman, ni ne le transforme et le fige en thème. Ainsi, à lire cette œuvre, loin de quelque supra intellectualité, suivons-nous les

aventures déconcertantes et complexes d'Alphonse van Worden, plongé dans l'Espagne de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. Mille et une péripéties nous entraînent alors dans un récit qui devient bien souvent picaresque, si ce n'est qu'en se présentant comme une suite d'histoires imbriquées les unes dans les autres, il déploie ce charme oriental qu'on retrouve également dans *Les mille et une nuits*. Or, bien que non thématique, cet emboîtement des récits ne peut manquer de se dire lui-même, attirant alors notre attention sur ce qui pourrait constituer, au-delà même des thèmes narratifs, l'horizon ou la vérité de cette parole. Aussi est-il remarquable qu'une telle mise en abyme s'énonce elle-même d'emblée, du moins dans l'ultime version de l'œuvre, celle de 1810, au sein d'un avertissement dont la fonction est également de donner tout son sens au titre de l'ouvrage : *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Un officier français, lors du siège de Saragosse, en 1808-1809, trouve un manuscrit qu'il se fait traduire. D'emblée, nous lisons le récit de celui qui trouve un récit.

Reste que le déploiement d'une telle structure réflexive de l'écriture ne va pas sans danger<sup>1</sup>. Si elle l'est, elle ne peut être géniale et par là fascinante qu'en risquant à tout moment le chaos le plus grand. Ainsi, dans la version inachevée de 1804, le géomètre Velasquez se fait-il un instant le porte-parole d'un lecteur déboussolé :

Mais Monsieur le Bohémien, dit-il, ne vous serait-il pas possible de nous raconter toutes ces histoires séparément et non pas de les entremêler comme vous faites ?<sup>2</sup>

Or, à écrire des choses chaotiques, des choses chaotiques se produisent ; et cette mise en abyme du récit, qui se veut tout autant un éloge du

---

1. Les réflexions qui suivent résultent de la demande qui a été faite à l'auteur de lire le roman de Potocki dans une perspective de philosophe. D'où le caractère manifestement et légitimement autarcique du propos. Rien n'empêche, cependant, de renvoyer à toute une série de travaux qui pourraient renforcer encore la pertinence du propos en le rattachant à un courant récent de la critique qui met en évidence l'ancrage poétique et rhétorique du régime de la réflexivité dans la prose narrative de l'Ancien Régime. Outre les contributions bien connues de Marc Escola, de Jan Herman ou de Jean-Paul Sermain, outre les travaux consacrés au *Manuscrit trouvé à Saragosse* qui, depuis plusieurs années, mettent souvent l'accent sur cet aspect du roman de Potocki, on peut au moins citer un récent ouvrage collectif : Jan Herman, Adrien Paschoud, Paul Pelckmans et François Rosset (éds), *L'assiette des fictions. Enquêtes sur l'autoréflexivité romanesque*, Louvain, Peeters, 2010 (note de l'éditeur).

2. *MTS-1804*, p. 684.

roman, menace de devenir le lieu où le roman lui-même, dans le récit, s'abîme. De cela également Potocki nous prévient lorsqu'il attire notre attention sur « ces livres amusants, mais dangereux, connus sous le nom de romans »<sup>3</sup>. Mais que signifie que, par la multiplication et l'entrecroisement incessants des récits, le roman lui-même puisse s'abîmer, sinon qu'il puisse se perdre, c'est-à-dire qu'il prenne le risque de ne jamais ne parvenir à se présenter lui-même comme œuvre, c'est-à-dire comme totalité une et cohérente. Or, que Potocki ait peiné à constituer cette œuvre, comme telle uniquement achevée dans la version finale de 1810, est ce dont témoigne la version de 1804, magistralement éditée par François Rosset et Dominique Triaire. En effet, si la version ultime de 1810 confère à l'œuvre une cohérence finale proche du récit d'une vie, avec un commencement, des péripéties et une fin, la version antérieure de 1804 apparaît, quant à elle, bien plus chaotique. Ne se présentant d'abord pas comme de fait inachevée, elle donne davantage l'impression première d'un récit *en droit* inachevable, d'un récit intotalisable car toujours déjà pris dans un avoir-à-dire qui le porte constamment au-delà de lui-même.

Dès lors notre question, bien qu'unique, peut-elle se déployer en deux pans symétriques. D'une part, cette incapacité de Potocki à mener à bien son roman dans cette version de 1804, ne confère-t-elle à ce caractère inachevable et intotalisable du récit qu'un sens négatif? En lui, la mise en abyme de l'écriture n'aboutit-elle qu'à la faire toujours plus s'abîmer? D'autre part, parvenir à clore son récit, à le mener à son terme et par là possiblement à sa réussite, cela signifie-t-il pour Potocki qu'en 1810 le génie de la mise en abyme ne s'énonce qu'en faisant triompher une logique de l'achèvement et de la totalisation?

Comme la plupart des récits qui finissent par énoncer eux-mêmes les principes de leur propre fonctionnement, la mise en abyme du propos de Potocki obéit à la logique d'une communication qu'on peut nommer indirecte. Nulle part présentée comme telle, mais constamment récurrente, la complexité de l'imbrication de ces récits plongés les uns dans les autres surgit plus clairement, bien qu'ironiquement, là où explicitement il est question d'achèvement et de totalisation : à savoir dans les histoires de ces deux savants que sont Diègue Hervas et don Pedre Velasquez, présentées en cet ordre en 1810, mais à l'inverse en 1804. Mais plus encore, d'une version à l'autre, l'ordre de présentation des récits n'a pas

---

3. *MTS*-1810, p. 412.

seulement été inversé; sans même que leur contenu ait changé, le changement du mode de présentation de l'un d'entre eux a suffi à lui seul à profondément altérer le roman en sa structure, et possiblement en sa signification. Comme le remarquent les éditeurs du texte, dans la version de 1804, le géomètre Velasquez, qui apparaît à la dix-huitième journée :

[...] va abondamment nourrir les encadrements narratifs et raconter sa propre histoire dès la dix-neuvième journée; dans la dernière version du roman, cette histoire a été déplacée à la quarante-cinquième journée et sensiblement développée jusqu'à la cinquantième journée. C'est donc à partir de là que les deux versions diffèrent radicalement<sup>4</sup>.

Il faut, pour savoir jusqu'où s'entend cette radicalité, reprendre chacune de ces histoires. Celle de Diègue Hervas, dans la version de 1804, vient conclure l'ouvrage. Elle nous est relatée, sous le nom encore discret d'« Histoire du Pèlerin », de la quarante-troisième à la quarante-quatrième journée<sup>5</sup> – juste avant que l'histoire de son fils Blaz ne conclut l'ouvrage. Or, dans la version ultime de 1810, cette même histoire, plus explicitement cette fois-ci présentée sous l'intitulé d'« Histoire de Diègue Hervas, père du réprouvé », se déploie de la trente-deuxième à la trente-cinquième journée<sup>6</sup>. En elle-même, cette histoire ne change pas. C'est celle, ironique, d'Hervas le géomètre qui rêve de maîtriser l'intégralité du savoir existant, de le constituer en système, d'en faire le tour en le totalisant au sein d'une encyclopédie. Au reste, cette expérience ne lui est pas propre. Elle est, partagée pendant un temps par Potocki lui-même, commune à nombre de savants depuis l'époque médiévale dans sa forme encyclopédiste, puis culmine au XVIII<sup>e</sup> siècle et jusqu'au premier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle dans sa revendication de système. En outre, l'ironie ne tient pas à quelques traits d'esprit ou sarcasmes dont Potocki nous ferait les témoins. Bien plus que simplement langagière, elle a la profondeur, cruelle et tragique, d'un réel qui ne se manifeste qu'en renversant notre certitude et humiliant notre condition. Elle a la force de ce qu'ordinairement on nomme l'ironie du sort. Ainsi en est-il de Diègue Hervas qui s'avisait un beau jour, pour son plus grand malheur, et « pour charmer son ennui de faire un appel mental de toutes ses connaissances, c'est-

4. *MTS-1810*, p. 305, n. 1.

5. *MTS-1804*, p. 687-715.

6. *MTS-1810*, p. 488-517.

à-dire de se rappeler ce qu'il savait en chaque science et il s'aperçut à sa grande satisfaction qu'il avait réellement embrassé tout l'ensemble des connaissances humaines»<sup>7</sup>. Dès lors son ambition autant que son désir de reconnaissance le poussent à rédiger une encyclopédie composée de cent volumes et destinée à rendre compte de rien moins que de la totalité des connaissances humaines. Jusqu'ici le projet est fou d'ambition, voire de prétention ; mais il n'est en rien encore ironique. Or sa réalisation, après quinze ans de labeur, le devient lorsque, ayant achevé cette œuvre improbable, l'ayant fait relier et s'étant séparé de tout autre manuscrit ou brouillon, Hervas découvre, au retour d'un bref séjour dans sa bourgade natale, « les cent volumes mis en pièces, sans reliure, et toutes les feuilles éparées et confondues sur le parquet! »<sup>8</sup>. Des rats, attirés par l'odeur de la colle, avaient ruiné ces années de travail, faisant en sorte qu'au moment même où notre géomètre pensait posséder la totalité du savoir, il en était totalement dépossédé. Et encore n'est-il pas, à ce moment du récit, au bout de ses déconvenues ni de son amertume. Reprenant courage après un premier grand moment d'abattement, Hervas met huit ans à refaire son ouvrage. Et là encore l'ironie bat son plein. A peine sa tâche achevée, il découvre à la lecture des journaux que des progrès nouveaux rendent caduques certaines de ses analyses. Hervas surmonte cette seconde épreuve en ajoutant, pendant quatre ans, à chaque science les nouvelles découvertes correspondantes. Mais de nouveau la cruelle ironie du réel brise son rêve de totalisation. A peine son ouvrage achevé, il propose au libraire Moreno d'éditer cette œuvre forte de cent volumes. A quoi le libraire répond qu'il la prend à condition qu'elle soit réduite à vingt-cinq tomes. Hervas, furieux, refuse, chasse le libraire et plonge alors progressivement dans une profonde mélancolie qui le conduit à se suicider. Ainsi se termine, misérable, une vie de labeur, illusoirement consacrée à la science. Car quelle est la valeur de cette science qu'on veut universelle du fait même de sa totalisation et qui, sitôt sauvée de l'outrage des rats, finit, du fait même de l'énormité qu'elle représente, poussiéreuse, obsolète et oubliée, dans quelque obscur tiroir ? Comment mieux signifier, plus encore que l'énormité du travail accompli, l'énormité de son égarement ?

Or la portée de ce récit, dans l'œuvre de Potocki, ne doit pas être sous-estimée, car ce qui est ici en question se retrouve, bien que d'une autre

---

7. *MTS-1804*, p. 691.

8. *MTS-1804*, p. 701.

façon, dans l'histoire de don Pedre Velasquez. Lui aussi est géomètre, lui aussi rêve, à sa façon, de totaliser le réel en mettant le monde en équation, et son histoire, pour être moins tragique, n'en est pas moins, comme lui-même le rappelle, profondément, c'est-à-dire destinalement, ironique. Voulant sauver son fils de ce qu'il pense être la malédiction de la science, celle qui, rendant l'homme savant, le rend aussi inadapté aux choses de ce monde et profondément malheureux, un père croit pouvoir, par amour, faire en sorte que son fils évite de reproduire le désastre de sa propre existence en exigeant de lui qu'il devienne le contraire de ce que lui a été :

Or, précise don Pedre Velasquez, je vous prie de faire attention à la bizarrerie de ma destinée. Mon père fait vœu de ne jamais m'enseigner les mathématiques et de me faire apprendre à danser. Eh bien ! c'est l'inverse qui a lieu : il arrive que j'ai une grande connaissance des sciences exactes et je ne puis apprendre, je ne dis pas la sarabande puisqu'elle n'est plus en usage, mais je dis aucune autre danse ; et à la vérité je ne conçois pas que l'on retienne les figures des contredanses<sup>9</sup>.

Velasquez est la caricature du savant distrait, l'image d'Epinal d'un Thalès perdu dans ses calculs au point de tomber dans un puits. Ainsi préfère-t-il sa géométrie aux sollicitations amoureuses des dames – telles celles de sa jeune tante Antonia ou de sa servante Marica – qu'il finit par ne pas même identifier. Convaincu que sa vocation est « de faire un système », clairement conçu comme l'exposé des conséquences et applications « de quelque principe »<sup>10</sup>, il croit alors pouvoir tout mettre en équation, *tout*, c'est-à-dire non seulement la totalité du savoir, mais également l'intelligence de toutes les relations humaines, l'amour compris... que pourtant il ne voit pas :

Mon système embrasse toute la nature et par là même, il doit comprendre tous les sentiments qu'elle a placés dans le cœur humain. J'ai dû les approfondir tous et les définir ; j'ai surtout réussi à l'égard de l'amour, car j'ai trouvé qu'il était possible de l'exprimer en termes algébriques et vous savez que les questions qui sont abordables à l'algèbre donnent lieu à des solutions qui ne laissent rien à désirer<sup>11</sup>.

---

9. *MTS-1804*, p. 357.

10. *MTS-1804*, p. 409.

11. *MTS-1804*, p. 547.

Et bientôt, à la surprise du marquis de Torres qui vient de raconter son histoire, c'est la vie elle-même que Velasquez entend mettre en équation, comme en témoigne cet échange :

- Vous me pardonneriez, répondit Velasquez, votre histoire m'a vivement intéressé. En vous suivant dans le chemin de la vie et voyant une passion motrice vous élever à mesure que vous avanciez, vous soutenir au milieu de votre carrière, et vous appuyer encore au déclin de votre existence, j'ai cru voir l'ordonnée d'une courbe fermée s'avancer sur l'axe des abscisses, croître selon une loi donnée, rester presque stationnaire sur le milieu de l'axe, ensuite décroître dans la proportion de son accroissement.
- En vérité, dit le marquis, j'ai bien cru qu'on pouvait tirer quelque morale de l'histoire de ma vie, mais non pas la mettre en équation.
- Ce n'est pas de votre vie qu'il s'agit ici, reprit Velasquez, c'est de la vie humaine en général<sup>12</sup>.

Si cette exigence est, à l'identique, reprise dans la version définitive du texte, en 1810<sup>13</sup>, une différence essentielle due à la structure du récit se fait toutefois jour. Dans la version de 1804, l'histoire du géomètre Velasquez n'intervient pas seulement dès la dix-neuvième journée plutôt qu'à la quarante-cinquième, comme dans la version de 1810. Par les incessantes interventions de ce dernier, nous ne le quittons qu'à la quarante-troisième journée, juste avant l'histoire finale de Diègue Hervas ; ainsi, d'un géomètre à l'autre, nous passons des fantaisies d'un faiseur de systèmes aux rêves avortés d'un encyclopédiste. Or, ce qui explique dès lors ce maintien n'est pas que l'ouvrage entier devienne l'unique exposé de son histoire, mais plutôt le rôle d'encadrement narratif que Potocki confère à chacune de ses interventions. Si on le rapporte à cette exigence de totalité, un tel encadrement devient vite extrêmement signifiant et là est, indéniablement, la force de cette version de 1804. En effet, là où Velasquez croit pouvoir tout intégrer à son système, tout mettre en équation, la science, l'amour, la vie en général, ce qui seul lui résiste jusqu'à le mettre en échec est le récit lui-même, ou plutôt les récits eux-mêmes : en tant qu'imbriqués les uns dans les autres, ils sont tels qu'avec eux... on n'en a jamais fini ! Or, c'est bien ce que progressivement notre géomètre

12. *MTS-1804*, p. 675.

13. *MTS-1810*, p. 650.

finit par comprendre. Face à l'imbrication des histoires les unes dans les autres, sa première réaction est de crier à la confusion :

J'ai beau faire attention aux récits de notre chef, je n'y puis plus rien comprendre : je ne sais plus qui parle ou qui écoute. Ici c'est le marquis de Val Florida qui raconte son histoire à sa fille qui la raconte au bohémien qui nous la raconte. En vérité cela est très confus. Il m'a toujours paru que les romans et autres ouvrages de ce genre devraient être écrits sur plusieurs colonnes comme les traités de chronologie.

Ou encore :

En vérité, je redoute extrêmement cette histoire ; toutes celles du Bohémien commencent d'un air fort simple et l'on espère en voir bientôt la fin : point du tout, une histoire en renferme une autre qui en contient une troisième. A peu près, comme ces restes de division qu'on peut développer en suites qui dans certains cas deviennent infinies. Mais on a des méthodes pour sommer presque toutes les suites. Au lieu que si je veux prendre la somme de tout ce que dit le Bohémien, je n'y trouve rien qu'une extrême confusion<sup>14</sup>.

Vient ensuite le moment du ressaisissement intellectuel, celui où Velasquez s'efforce de trouver une loi algébrique correspondant à ce type de récit, comme en témoigne cet échange avec le Bohémien :

– Monsieur le Duc a peut-être l'intention de faire quelque intéressant calcul et mon récit pourrait l'en distraire.  
 – Point du tout, répondit Velasquez, c'est au contraire votre histoire qui m'occupe. Ce monsieur Inigo Soarez aura peut-être rencontré en Amérique quelqu'un qui lui racontera l'histoire de quelqu'un qui aura aussi une histoire à raconter. Pour m'en tirer, j'ai imaginé une échelle de relation assez semblable à celle dont on se sert pour les suites récurrentes, appelées ainsi parce qu'on y recourt aux premiers termes. Continuez donc s'il vous plaît<sup>15</sup>.

Mais très vite, la complexité de l'enchevêtrement l'emporte sur la rationalisation de la loi, et Velasquez, perdu, parfois autant que le lecteur lui-même, n'y comprend plus rien. Or là où ce dernier peut être pris

14. *MTS-1804*, respectivement p. 474 puis 498 *sq.*

15. *MTS-1804*, p. 531 *sq.*

dans les délices de la narration, le géomètre, lui, soucieux de totalisation, s'agace :

J'avais bien prévu que les histoires du Bohémien s'engraineraient les unes dans les autres. Frasqueta Salero vient de conter son histoire à Busqueros qui l'a racontée à Lope Soarez qui la raconte au Bohémien. J'espère que celui-ci nous dira ce qu'est devenue la belle Inès ; mais s'il met encore une histoire à la traverse, je me brouillerai avec lui comme Soarez s'est brouillé avec Busqueros.

Ou encore, au Bohémien qui lui promet de raconter ses histoires dans l'ordre, même si « pour l'amour de l'ordre », il lui faut faire précéder celle qu'il entend relater d'une autre qui la rend intelligible, Velasquez répond :

A la bonne heure [...] pourvu que ces gens-là n'aient pas aussi rencontré quelqu'un qui ait une histoire à raconter, car je n'y serai plus<sup>16</sup>.

Ce que découvre ainsi Velasquez dans ce texte de 1804, ironiquement, c'est-à-dire bien malgré lui, lors même qu'il en cherche le contraire, c'est l'intotalisable. Et tel est encore ce que souligne l'histoire finale de Hervas. L'effort encyclopédiste finit rongé par les rats et délaissé des hommes, car l'existence elle-même est intotalisable. Nous n'en ferons jamais le tour, ne l'embrasserons jamais, n'en produirons aucune sommation susceptible de la signifier, et ainsi d'en délivrer le sens. De cela, à sa façon, c'est-à-dire dans l'aporie, l'inachèvement de la version de 1804 rend admirablement compte. L'imbrication des histoires les unes dans les autres, elle aussi, rend la narration elle-même inachevable, intotalisable. Et si avec elle nous n'en aurons jamais fini, c'est qu'elle relate l'histoire de nos vies, c'est-à-dire de ces vies reçues et données, prises dans la multiplicité indéfinie des liens qu'elles ne cessent de tisser avec toutes les autres. « Ce que nous eussions fait de mieux sans doute eût été de ne donner aucun dénouement à notre pièce »<sup>17</sup>, rapporte ainsi le chef Bohémien dans une de ses histoires.

Si plus encore que l'inachèvement, l'intotalisable peut dès lors apparaître comme la vérité de cette version de 1804, à l'inverse l'achèvement du récit, en 1810, par Potocki, annihile-t-il la pertinence de cette logique... comme de notre lecture ? Ou encore, pour reprendre

16. *MTS-1804*, respectivement p. 588 *sq.* puis 685.

17. *MTS-1804*, p. 437.

notre question initiale, l'achèvement de l'histoire, dans cette ultime version, signifie-t-il que la structure – maintenue – de la mise en abyme du texte ne s'énonce plus qu'à partir d'une logique de la totalisation ?

On remarquera tout d'abord que, bien qu'inversées dans leur présentation, les histoires de nos deux géomètres, Hervas et Velasquez, sont maintenues. Ce qui est donc maintenu, c'est la même mise à distance de leur prétention de système ou d'encyclopédie, bref de totalisation. Mais en outre, la version finale de 1810, plus encore que celle de 1804, multiplie les indices de défiance. Ainsi Rébecca, la cabaliste qui à plusieurs reprises jure qu'elle n'épousera jamais un chrétien et qui, recevant le baptême, finit par épouser le duc Velasquez, dit à Alphonse – et ainsi au lecteur :

[...] dans notre science comme dans toutes les autres, on ne peut pas tout savoir<sup>18</sup>.

Avant de préciser :

Que vous êtes heureux d'avoir des principes de vertu d'après lesquels vous dirigez toutes vos actions, et demeurez tranquille dans le chemin de votre conscience. Combien notre sort en diffère !<sup>19</sup>

Et plus étonnant encore, Velasquez lui-même altère *in fine* sensiblement son propos en confiant à cette même Rébecca :

Madame [...], je me suis peut-être trop avancé en vous parlant de mon système. Ce mot ne convient qu'à un ensemble de notions certaines, et nous sommes loin de les avoir. Nous sommes des aveugles qui touchent à quelques bornes et connaissent le bout de quelques rues, mais il ne faut pas nous demander le plan entier de la ville<sup>20</sup>.

Certes, d'un point de vue plus global, la structure du texte de 1810 nous prive du continuum des impertinentes remarques de Velasquez. Elle gagne ainsi en cohérence globale ce qu'elle perd en force critique. Reste toutefois l'ironie du texte, des deux textes, car c'est en effet, de l'un à l'autre, à chaque fois un même regard ironique qui reprend et souligne en y répondant l'ironie du sort qui conduit les protagonistes. Il y a

---

18. *MTS*-1810, p. 826.

19. *MTS*-1810, p. 190.

20. *MTS*-1810, p. 702.

certes l'ironie des destins d'Hervas et de Velasquez, déjà soulignée. Mais il a aussi et surtout l'ironie de la vie elle-même, dont la vie amoureuse – comme le destin de Rebecca nous le fait ultimement comprendre – est un exemple manifeste :

La grande énigme du cœur humain, dit ainsi le principal protagoniste du texte, à savoir son narrateur, le chef Bohémien, c'est que personne ne fait ce qu'il veut faire. Tel ne voit de bonheur que dans le mariage, passe sa vie à faire un choix et meurt célibataire. Tel autre qui jure de n'avoir jamais de femme se marie et remarie<sup>21</sup>.

Là est l'ironie, et c'est en elle que vie et récit se rejoignent. A ceux qui, tel Velasquez, sont tentés de mettre la vie en équation, Potocki, via le chef Bohémien, répond que toujours elle échappe, jamais ne se totalise ni ne livre, autrement que dans une imagination que le réel sans cesse dément, son sens et sa conclusion. Aussi la « conclusion de tout l'ouvrage », telle qu'elle apparaît dans la soixante et unième et dernière journée de la version de 1810, pourrait-elle être que, précisément, ... il n'y en a pas. Car même lorsque la vie se termine et qu'on est en droit, ou en devoir, d'en clore le récit, les héritiers qui un jour s'en empareront pour pouvoir le lire, tel l'officier de l'armée française qui trouve le manuscrit de Saragosse, devront se le faire traduire.

Philippe Grosos  
Université de Poitiers

---

21. *MTS-1810*, p. 487.

## BIBLIOGRAPHIE

*Textes*

*MTS-1804* et *MTS-1810* = ПОТОКИ, Jean, *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1804 et version de 1810), éd. par François Rosset, Dominique Triaire, Paris, Flammarion, 2008 (GF 1342-1343).